

I. — PARTIE THEORIQUE.

PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

V. PARTIE.

LES GENRES DE COMPOSITION.

III. Leçon : — La Description

1. Qu'est-ce que la description ? Telle est la première question que nous devons nous poser.

La description consiste essentiellement à rendre visibles et comme présentes à l'esprit, par des mots, les choses matérielles. Elle a pour objet de déterminer chez le lecteur, par l'intermédiaire de la lettre imprimée, la même impression que ferait sur lui la réalité décrite, si elle était placée sous ses yeux.

Quand La Fontaine parle du "héron au long bec emmanché d'un long cou," il veut évoquer dans notre imagination la silhouette cocasse de l'oiseau trop dédaigneux.

On voit donc en quoi la description diffère de l'analyse morale. Celle-ci vise à exprimer des sentiments, des "états d'âme," et des transformations d'états d'âme. — Par exemple, Racine dans son *Andromaque*. — La description néglige le domaine de l'âme immatérielle : elle exprime les réalités visibles, tangibles, elle en saisit les traits distinctifs et nous les met sous les yeux.

Vu le public spécial auquel cette REVUE s'adresse, je m'occuperai de la "description," en me plaçant au point de vue *pédagogique*. Quels conseils un professeur peut-il donner à ses élèves, une fois qu'il leur a prescrit de s'exercer sur quelque sujet descriptif ?

I. — Choix des modèles.

Ici comme toujours, il est bon d'inviter les élèves à lire quelques pages de maîtres qui leur serviront de modèles. L'on ne peut demander à des imaginations novices encore de créer elles-

mêmes leurs procédés littéraires, leurs moyens d'expression. Deux ou trois bonnes lectures les aideront mieux que tous les préceptes à se faire une idée nette de ce qui doit être une bonne description.

Dans le cas présent, ces indications préalables ont un intérêt particulier et fourniront aux professeurs l'occasion d'un exposé très avantageux.

Ils montreront aux élèves que le "don de voir" s'est singulièrement développé, depuis le début du XIX siècle. On a dit que le XIX siècle a "opéré l'humanité de la cataracte," et il y a du vrai dans cette assertion de forme paradoxale. Sauf exception — La Fontaine, Saint-Simon — tout ce qui tient à la description est assez faible, aux deux siècles précédents. Les classiques s'occupent surtout de l'âme, des sentiments, des passions : l'extérieur de leurs personnages, le milieu où ceux-ci se meuvent, les intéressent médiocrement. Ils ne précisent guère le décor. Je citerai, entre beaucoup d'autres, un ou deux exemples de cette indifférence.

a) Vers la fin de son célèbre roman de "Manon Lescaut," (1733), l'abbé Prévost conduit son héros et son héroïne en Amérique. L'on s'attendait à ce qu'il donnât quelques détails pittoresques soit sur la traversée, soit sur le pays lui-même, beaucoup moins connu du lecteur français au XVIII siècle qu'il ne l'est aujourd'hui.

Voici ce qu'il dit : d'abord pour la traversée :

" Nous mîmes à la voile. Le vent ne cessa point de nous être favorable. Après une navigation de deux mois, nous abordâmes enfin au rivage désiré."

Ensuite, pour la Louisiane :

" Le pays ne nous offrit rien d'agréable à première vue. C'étaient des campagnes stériles et inhabitées, où l'on voyait à peine quelques roseaux et quelques arbres dépouillés par le vent."

Et c'est tout ! — On imagine tout ce qu'un auteur contemporain raconterait sur le même sujet.

b) Autre exemple. — J. J. Rousseau passa plusieurs mois à Venise, à titre de secrétaire d'ambassade. Il raconte cette période de ses tristes *confessions*, sans paraître plus touché de la poésie du milieu, de la féerie du décor, que s'il avait vécu à Pontoise ou à Bar-le-duc !

— C'est seulement à partir de Bernardin de Saint-Pierre, et surtout de Chateaubriand qu'est apparu le souci du détail précis,

de l'épithète nuancée et caractéristique, par exemple : " le jour bleuâtre et velouté de la lune " (GÉNIE DU CHRISTIANISME).

Mais le vocabulaire descriptif ne s'est définitivement enrichi et développé qu'avec l'école romantique. On peut voir là un résultat de la camaraderie qui unissait des poètes comme Musset, Hugo, Th. Gautier à des peintres comme Gros, Géricault, Delacroix, Ary Scheffer : il y aura eu influence de ceux-ci sur ceux-là.

Depuis lors, nos écrivains ont toujours poursuivi l'exactitude pittoresque dans la façon dont ils rendent les aspects de la nature ou de la vie. Un exemple fera sentir tout le progrès accompli depuis le XVII^e siècle.

Comparons un morceau de Fénelon à un morceau de P. Loti ; sujet : " une tempête sur mer. "

" Pendant qu'ils oubliaient ainsi les dangers de la mer, une soudaine tempête troubla le ciel et la mer. Les vents déchaînés mugissaient avec fureur dans les voiles ; les ondes noires battaient les flancs du navire qui gémissait sous leurs coups. Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées ; tantôt la mer semblait se dérober sous le navire et nous précipiter dans l'abîme..."

(*Télémaque*)

Tout ce morceau, remarquez-le, est fait d'images connues, banales, qui avaient déjà servi avant Fénelon. L'auteur du *Télémaque* aurait pu l'écrire sans avoir jamais vu de ses yeux aucune tempête.

Ecoutez maintenant Loti (*Pêcheurs d'Islande*) :

" Toujours la mer grossissait. — Et malgré leur allure de fuite, elle commençait à les couvrir, à les manger, comme ils disaient ; d'abord ses embruns fouettant de l'arrière, puis de l'eau à paquets, lancée avec une force à tout briser. Les lames se faisaient toujours plus hautes, plus follement hautes, et pourtant elles étaient déchiquetées à mesure : on en voyait de grands lambeaux verdâtres qui étaient de l'eau retombante que le vent jetait partout. Il en tombait de lourdes masses sur le pont avec un bruit claquant, et alors la *Marie* vibrait tout entière comme de douleur.

" Maintenant on ne distinguait plus rien, à cause de toute cette bave blanche éparpillée ; quand les rafales gémissaient plus fort, on la voyait courir en tourbillons plus épais, comme, en été, la poussière des routes. Une grosse pluie, qui était venue, passait aussi tout en biais, horizontale, et ces choses ensemble sifflaient, cinglaient, blessaient comme des lanières..." (1).

(1) P. LOTI, de son nom J. Viaud, né à Rochefort en 1850, est un romantique par la manie de l'exotisme et la culture intensive du moi. En religion — il est protestant — il fait, vers les trente ans, cette profession de foi : " Je ne crois à rien, ni à personne ; je n'aime ni personne ni rien ; je n'ai ni loi ni espérance " !

Les œuvres de ce jeune Académicien ont en elles-mêmes un charme pervers, un sortilège malfaisant qui s'explique par autre chose que par des qualités purement littéraires. Ses romans sont à reléguer dans l'enfer des bibliothèques qui leur offriraient asile.

Quelques lectures de choix et de bon goût feront sentir aux jeunes la différence qui sépare une description "livresque" d'une description faite d'après nature.

C'est donc parmi les maîtres du XIX^e siècle qu'il convient de chercher de préférence des modèles, au point de vue spécial qui nous occupe. Chateaubriand — et d'autres que l'on indique plus loin — fournira une abondante moisson d'exemples significatifs.

II.—Conseils pratiques.

De la lecture attentive des modèles quels principes généraux peut-on déduire ? En voici quelques-uns qui me paraissent certains et définitifs.

1^o Que vous décriviez une figure de personnage, un paysage, une scène quelconque de la nature, un objet... gardez-vous de tomber dans la "description-inventaire."

De l'objet que vous prétendez exprimer, il faut retenir seulement l'essentiel, le saillant, le définitif. L'insignifiant doit être résolument éliminé. Le problème à résoudre — et la grande difficulté de l'art descriptif — c'est, parmi tous les traits qui s'offrent à la vue, d'en discerner deux ou trois vraiment significatifs, vraiment individuels, qui *feront voir* la chose décrite.

Gardez-vous donc de tracer des portraits dans le genre de celui-ci ; il est du romancier Balzac :

"L'arc des sourcils tracé vigoureusement s'étend sur deux yeux dont la flamme scintille par moment comme celle d'une étoile fixe ; le blanc de l'œil n'est ni bleuâtre ni semé de fils rouges, ni d'un blanc pur ; il a la consistance de la corne, mais il est d'un ton chaud. La prunelle est bordée d'un cercle orange ; c'est du bronze entouré d'or, mais de l'or vivant, du bronze animé. Cette prunelle a de la profondeur ; elle n'est pas doublée, comme dans certains yeux, par une espèce de tain qui renvoie la lumière et les fait ressembler aux yeux de tigres ou de chats. Mais cette profondeur a son infini, de même que l'éclat des yeux a son absolu..."

Cette ridicule minutie finit par brouiller totalement l'image que le romancier prétend exprimer.

Un Saint-Simon procède bien autrement ! Il se garde, lui, de ces longues descriptions d'où rien ne se détache. Il écarte le conventionnel et va droit au caractéristique. — (Voir la REVUE de 1901, p. 51 : "portraits de Fénelon et du président de Harlay.")

Voici comment ce duc observateur peint l'abbé Dubois, le triste ministre du Régent :

"C'était un petit homme maigre, effilé, chafouin, à perruque blonde et à mine de fouine... qui passait sa vie dans les sapes (tranchées souterraines)",

Quelques mots ont suffi et le personnage est campé devant nos yeux. Telle est la vraie manière de décrire : seulement c'est la plus difficile, parce qu'il faut savoir choisir le détail qui frappe et qui s'impose.

2° Si vous décrivez un *paysage*, un aspect de la nature, une scène prise sur le vif, évitez également la prolixité, la profusion des détails. Ce serait noyer le principal dans l'accessoire. Que le professeur lise aux élèves quelques pages de Saint-Lambert, de Roucher, de Delille, ou de tel versificateur du XVIII^e siècle ; ils comprendront, pour peu qu'on les guide, toute la fadeur, toute la banalité des descriptions où l'auteur en question semble prendre à tâche de "photographier" même les plus insignifiants aspects de ses modèles.

Soit qu'on ait l'objet sous les yeux, soit qu'on le regarde en esprit seulement, à travers ses souvenirs, la première condition à remplir c'est de "se l'imaginer aussi fortement que possible," en se demandant à soi-même par quel côté il a surtout frappé. Il faut donc analyser ses sensations, les démêler, et dégager celle qui paraît la plus forte. C'est précisément celle-là que l'on s'attachera à mettre en évidence et en relief très accentué. Si vous avez bien vu, vous ferez bien voir.

Pour le travail de l'expression et du style, il faudra étudier soigneusement le *rendu* des maîtres et tâcher d'emprunter leurs procédés.

3° Un dernier conseil : ne prolongez pas trop longtemps le tableau de la nature inanimée. Le lecteur s'en fatigue vite.

L'expérience le prouve d'ailleurs, en ce qui concerne les innombrables romans contemporains. L'on s'y heurte à des peintures à perte d'haleine qui laissent voir l'intention naïve de l'écrivain : celle d'allonger son récit, de noircir du papier et de gagner de l'argent.

La description — comme pure description — est presque passée de mode ; elle ne se supporte désormais que quand, à la représentation des réalités extérieures, l'auteur mêle la pensée, la réflexion, le cœur, la vie, l'âme des êtres raisonnables. Il faut que la présence de l'homme — soit un acteur introduit, soit l'auteur lui-même avec ses sentiments personnels — vienne animer la scène. Autrement, tout demeure froid, stérile, ennuyeux à la longue.

* *

En ce qui regarde la **description**, l'essentiel est donc ceci :

— “ que les élèves commencent par regarder, bien voir, observer des yeux et de l'esprit.” La vraie peinture littéraire n'a rien de commun avec le jeu puéril qui consiste à énumérer *un* détail d'abord, puis un *second*, puis un *troisième*... à grand renfort d'épithètes, de tours, d'expressions toutes faites et répudiées.

Elle doit traduire la vision des objets, exprimer le mouvement et la vie, donner la sensation vraie, naturelle, sobre et juste que nous communiquerions la vie et l'objet eux-mêmes, mais une sensation même plus élevée, plus idéale, plus attrayante, filtrée et comme épurée par le tamis de l'imagination, de la sensibilité, de l'intelligence d'un peintre, c'est-à-dire de l'écrivain devenu artiste.

P. de LABRIOLLE.

BIBLIOGRAPHIE.

1. G. GASQUY : La narration française, recueil de compositions, 1 vol. in-8°. L. Laisney, 7 place de la Sorbonne. Paris.
 2. A. ALBALAT : La formation du style ; 1 vol. in-12°.
 3. ITEM : L'art d'écrire enseigné en vingt leçons.
 4. R. BAZIN : A l'aventure (croquis italiens) ; — En province ; — Une tache d'encre ; — Sicile ; — Terre d'Espagne ; — La terre qui meurt ; — Les Oberlé ; tous vol. in-12°.
 5. P. SUAU, S.J. : L'Inde Tamoule ; — Une âme d'apôtre ; — Madagascar ; in-4° et in-8°.
 6. VATTIER D'AMBROYSE : Le littoral de la France, en six volumes in-4°, à 3 francs 75 l'un.
 7. HERMELINE : A travers l'Europe, in-8°, à 2 francs.
 8. MME de LAUBESPIN : Esquisses de voyages, in-8° ; à 2 francs.
 9. L. VEUILLOT : Pèlerinage de Suisse ; — Rome et Lorette ; — Les Odeurs de Paris ; — Le Parfum de Rome ; — Les Couleuvres ; — Ça et Là ; — Historiettes et fantaisies.
 10. H. AVELOT : Croquis de Grèce et de Turquie ; in-8°.
 11. P. SOUBEN, O.S.B. : Les manifestations du beau dans la nature ; œuvre charmante, riche, solide, suggestive. 1 vol. in-12°.
 12. M. de BEAUREGARD : Au pays de Saint Augustin ; — Au pays des fiords ; — l'Espagne ; — De Paris à Vienne ; — Chez nos amis de Russie ; — Aux Pays-Bas ; — Du Vésuve à l'Etna ; — Au Bosphore ; — Parthénon, Pyramides, Saint-Sépulcre.
- N.-B.—Tous ces ouvrages seront fournis, à prix réduit, par la librairie L. Laisney, Paris.

II. — PARTIE PRATIQUE.

N° 1.

LETTRES CANADIENNES.

(Troisième lettre.)

BIEN CHÈRE SŒUR MARIE,

Ma dernière lettre a conduit ta belle, bonne, douce, fraîche imagination et ton cœur aimant, en plein océan Atlantique, où danse notre majestueux et gros navire.

Nous voici, en effet, dans la haute mer, sur la grand-route qui mène aux rivages de la Nouvelle-France. Mais, hélas ! c'est une route sans printanière et molle verdure, sans vieil arbre, sans ancienne hôtellerie, sans gentille et blanche poussière, sans violettes parfumées ou roses fraîches cueillies. La riche et replete nature est ici absente, presque muette parfois, parfois folle et sottée dans sa fureur inquiète ou dans sa complète monotonie.

Je me trompe ! la cruelle et capricieuse, pareille à une grand-mère ou à une grand-tante en mauvaise humeur, a changé de mine

GRAMMAIRE FRANÇAISE. (1)

Morphologie.

Chap. III. — L'adjectif.

I. DÉFINITION.—L'adjectif est un mot qui sert à *qualifier* ou à *déterminer* le nom auquel il se joint. — Il s'accorde en genre et en nombre avec ce nom : "gros navire ; belle imagination ; roses fraîches."

II. DEUX SORTES : adjectif qualificatif et déterminatif.

A.—L'**adjectif qualificatif** est celui qui exprime une qualité physique ou morale d'un être : "vieil arbre, nature riche, longue traversée."

Un est adj. qualif., dans le sens de "unique, qui a de l'unité" : "normand et rusé, c'est tout un."

1. GENRE DES ADJECTIFS. — *En général*, le *fém.* se forme en ajoutant un *e* muet au masc. : "haute, bleue, mauvaise."

(1) Voir *Gram. fr.*, par l'abbé Ragon. Poussielgue, Paris.

et de parure. Elle se drape dans son humide manteau, d'apparence trompeuse, couleur tantôt bleue, tantôt verdâtre, ici rousse, là blanche d'écume neuve qui se dresse en panache et en éventail, comme des flots de mousseline autour d'une nouvelle mariée ou du berceau des nouveaux nés. Elle se fait fort de folâtrer à sa guise, et c'est grand pitié que le génie du savant se vante de la maîtriser à grand peine ; elle ne se montre ni si naïve, ni si bénigne : elle nous le fit bien voir et sentir dans cette longue traversée. C'est une tierce personne avec laquelle il faut compter toujours à bord.

Dans ma cabine exigüe, je dus rester couché comme un homme ivremort ou à demi-mort. Ma pauvre chérie ! tu peux bien penser que d'autres autour de moi ne furent ni plus fortunés ni moins heureux !

Le garçon qui nous servait, un Normand du nom de Gauthier, — normand et rusé, c'est tout un — paraissait le plus solide et très jovial sur ses pieds, chaussés de pantoufles vernies. C'est un type curieux, cachant sous son béret blanc, et un peu au-dessous, sous son front rentré et sec, un esprit à la grecque et à la turque, qui faisait grimacer sa mine oblongue et ses mâchoires jumelles, ainsi que son appendice nasal un peu retroussé et son menton aiguë en pointe fine. Après le ministre presbytérien, il eut la condescendance extrême de se constituer mon meilleur ami : on pourrait en trouver de pire le long de la traversée de la vie.

A mesure que les heures et les jours s'écoulaient, il s'appli-

a) Autrefois, les deux genres étaient sans *e* muet dans certains adj. : — cet usage a subsisté : a) dans les termes usuels "grand-mère, grand-messe, grand pitié, grand peine" ; b) dans la locution : "elle se fait fort de..." ; c) dans les mots qui ont l'*e* muet "humide, habile..."

b) Les adj. en *er* ont le fém. en **ère** : dernière, printanière" ; — ceux en *on*, *en*, *et*, *el*, *eil*, redoublent la consonne finale : "bonne, ancienne, muette, cruelle, pareille" ; huit adj. en *et* ont le fém. en **ète** : "inquiète, complète, replète, secrète, discrète..." ; trois prennent le tréma ; "aiguë, exigüe, contiguë" ; ceux en *f* le changent en *v* : "naïve, neuve" ; ceux en *x* le changent en *s* : "capricieuse" ; — quelques-uns doublent la consonne : "grosse, gentile" ; — cinq ont deux formes au masc., la seconde forme le fém. : "bel, belle ; nouvel, nouvelle ; fol, folle ; mol, molle ; vieil, vieille" ; de même jumeau donne "jumelle," et doux, douce ; faux, fausse ; roux, rousse ; — quelques-uns sont irréguliers : "oblongue, tierce, turque, blanche, fraîche, bénigne..."

c) Beaucoup de noms, surtout en *eur*, s'emploient adjectivement "trompeuse, enchantresse, corruptrice."

2. NOMBRE. — *En général*, le plur. se forme par une *s* : "rivages, désirs."

quait à faire montre de son talent supérieur uni à la tendresse d'une amitié intime : rien ne me manquait et il courait au-devant de mes moindres désirs. Je devinais aussitôt que je ne pourrais aborder en Amérique qu'après avoir glissé *cinq francs* dans la poche de mon Gauthier, qui fermerait les yeux.

Par malheur, Gauthier prit en grippe, un certain jour où l'océan était en colère, un garçon Suisse, encore mineur, car il paraissait compter environ son dix-huitième printemps ; — et qui n'avait pas le sou. Malade et retenu dans la cabine d'en face, contiguë à la mienne, ce pauvre jeune homme, timide devant tant d'étrangers, ne pouvait se rendre à la salle à manger. Voyant qu'il siégeait là, immobile et attendant les bons services de Gauthier, ce dernier l'apostropha avec une rudesse aiguë, sur un ton de négresse aux dents clairsemées :

— "Allons ! l'ami paresseux !... en avant ! en route pour la salle commune ! sinon, pas de ragoût, et il faudra dîner par cœur. Quel avenir attend ce merluce aux Etats-Unis ?... On y voit gens de toute sorte !... Chacun pour soi, mon serein plumé ! En rencontre-t-on de ces nigauds qui entendent vivre à leur cervelle !... Je ne suis pas ici, moi, pour monsieur un tel, madame une telle : nul n'y tiendrait ! On plantera maint chou dans le potager du

a) Ceux en *x* et *s* ne changent point : "les gros navires, les heureux marins."—b) Trois en *eau* prennent *x* : "beaux, nouveaux, jumeaux,"—c) Ceux en *al* font le plur. en *aux* ; "royaux..."—excepté *trois* dont le plur. en *als* est bien établi, "fatals excès, combats navals, chœurs finals."

3. COMPOSÉS.—a) Deux adj., unis ou non par un trait, le dernier seul prend l'accord : "ivremorte, clairsemées, demi-morts."—b) Chaque mot varie dans "frais cueilli, frais éclos, grand ouvert, latin-français," et dans les adj. employés comme noms "nouveaux ; nés.. mariés.. convertis..."

4. COMPARATIF et SUPERLATIF.—Positif : "sav-nt" ; comparatif de supériorité : "plus fortunés" ; d'infériorité : "moins heureux" ; d'égalité : "aussi heureux."

Superlatif relatif : "le plus solide" ; absolu : "très jovial."

Exceptions : bon, *compar.* : meilleur ; petit : moindre ou plus petit ; mauvais : pire ou plus mauvais.—Moindre, (*superl.*) : minime ; supérieur : suprême ; inférieur : infime ; extérieur : extrême ; intérieur : intime.

* * *

B.—L'adjectif **déterminatif** fait connaître d'une façon spéciale un objet ou un être.

1. POSSESSIF désigne à qui appartient un objet "ma cabine ; son manteau ; nos habits ; leurs nez."

2. DÉMONSTRATIF désigne l'objet en le montrant "ce type ; cette travers-

voisin : je ne suis pas homme à me laisser faire la barbe d'une joue seulement. Canarderie ! Voilà vingt et un ans que la mer me balance la caboche, et cela pour deux cents écus par an, avec cinq cent milles marins dans les jarrets !... Vous allez voir que ce garçon à la mine de cerise va crever de faim, ou bien je ne m'appelle plus Gauthier !..."

Ce sont les termes mêmes, ou à peu près, dont il se servit. J'avais tout entendu, mais pour cacher mon jeu, je ne fis semblant de rien. Devrais-je m'attendre à la pareille, un jour quelconque ? Jusque-là je l'avais échappé belle ; mais, à mon tour, mon ami m'en ferait-il voir de belles ? Le riche et le pauvre sont égaux devant Dieu ; mais aux yeux des hommes ? Ceux-ci sont capables de toutes les sottises possibles, mais j'ai résolu de longtemps d'en commettre le moins possible. C'est pourquoi, je méditai un conseil et une leçon sucrée à l'adresse de mon Gauthier : il ne perdit rien d'attendre.

Une dame du voisinage, qui se promenait dans les couloirs, vêtue d'une robe de nuit traînante, avait tendu aussi l'oreille aux propos du garçon : elle n'y trouva sans doute rien de tendre, avait

sée.—"Même," uni au nom, précise mieux "ce sont les termes mêmes," et avec l'article, il signifie "qui n'est pas autre" : "on n'est pas toujours le même."—"Tel" signifie : de cette sorte : "une telle action."

3. INTERROGATIF désigne sur quel objet porte la question : "quel avenir" ?... quels fruits aimez-vous ?—Quel charmant enfant ! : *quel* est **exclamatif**.

4. INDÉFINI désigne un objet qui n'est pas nettement déterminé : "un jour quelconque" ; "maint chou" ; "un certain garçon" ; "monsieur un tel."

5. NUMÉRAL :—a) l'adj. numéral **cardinal** exprime le nombre "quarante ans" ; la conj. *et* se place devant *un* et *onze* jusqu'à quatre-vingts "vingt et un ans."—*Vingt* et *cent* prennent une *s*, quand ils sont multipliés par un nombre : "deux cents écus" ;—*mille*, nombre, est invariable ; il s'accorde, s'il désigne une mesure : "cent milles marins."—b) l'adj. numéral **ordinal** se forme avec le suffixe *ième*, et exprime l'ordre ou le rang : "dix-huitième printemps."

Syntaxe.

Chap. III. — L'adjectif.

I. ACCORD. - A. Accord avec un seul nom.

a) Il s'accorde en genre, en nombre : "robe de nuit traînante" ; des robes de soie légère.

b) S'il se rapporte aux pronoms "rien, quoi, cela, quelque..." on le fait précéder de la proposition *de* : "rien *de* tendre."

l'air spirituel et embarrassée, un peu comme feu notre tante, tu sais, quand elle revenait mécontente du marché ; elle se faisait forte de garder le silence, à demi intimidée, continuant ses allées et venues, nu tête et nus pieds, portant haut le menton, modestement drapée sous les plis amples de sa robe bleu clair.

Le lendemain matin, Gauthier me parut gai, sautillant, expansif à faire pleurer de tendresse : je jugeai l'heure propice à mon dessein, et en moins de rien j'entamai le morceau.

— Voyons, Gauthier mon brave, quel est le plus sage d'entre nous ? Trouvez-vous l'honneur plus précieux que l'argent ? Vous avez semoncé hier le jeune Suisse, mon voisin : une telle action ne saurait s'excuser. Je vous crois le meilleur des hommes, et comme vous avez une famille, le plus doux, le plus sensé des pères. En vous entendant parler, il a dû, le pauvre enfant, songer à son père, et il ne l'a pas reconnu ni rencontré en vous : un noir chagrin aura voilé son sommeil troublé et de grosses larmes auront baigné ses yeux, jeune homme seul et sans ami ! Un brave homme comme vous ne saurait soutenir un rôle méchant, sinon il se blesse au cœur et nuit à sa réputation. La vie est rude parfois, comme la mer que vous connaissez, et ses aspérités nous blessent ; on en connaît les amertumes.

c) L'adj. *fort* dans la locution "se faire fort de" est variable à volonté : "elle se faisait fort où forte de garder." Il en est ainsi de l'adj. qui suit la locution "avoir l'air" : "elle avait l'air embarrassée et spirituel."

d) Les adj. *nu*, *demi*, *feu* (décédé) s'accordent à volonté "feue notre tante" ; nu tête" ; "nus pieds."—Mi, demi, à demi sont invariables "à demi intimidée," ainsi que *demi* devant un adj. ou un participe : une bouteille demi-pleine.

e) L'adj. s'emploie au fém. dans certaines locutions, où le nom reste sous-entendu ; "Je l'avais échappée belle (la *balle*)" ; "m'attendre à la (*façon*) pareille" ; "voir de belles (*choses*)."

f) L'adj., pris comme adv. est invariable : "porter *haut* la tête." De même deux adj., unis à un nom de chose "robe bleu clair" ; mais on dira : la perdrix rouge blanche.—"Possible" reste aussi invariable, seulement s'il s'accorde avec *le plus*, *le moins* : "commettre le moins de sottises possible."

B.—Accord avec deux ou plusieurs noms.

a) Il se met au plur. après deux noms : "le riche et le pauvre sont égaux" ; "se nourrir de chair et de poisson crus."

b) Il s'accorde avec le dernier très souvent : "un conseil et une leçon sucrée" ; la gloire de la religion et de la nation canadienne.

II. RÈGLES DES QUALIFICATIFS.

a) Beaucoup d'adj. s'unissent au complément par *à*, *de*, *en*, *par*, *sur*, *dans*, *avec*, *envers*... : "heure propice à mon dessein."—Des comparatifs, à l'aide de

“ D'autre part, la patience est souvent amère, mais ses fruits sont doux. Les passagers sont exigeants ; il est difficile de les servir tous chacun à leur place. Quelques pièces de monnaie servent à suppléer à bien des choses, et l'on parvient à s'entendre. Que pensez-vous d'un homme qui se montrerait bienveillant, même sans recevoir d'argent ? Il y a quelque vertu à cela, c'est vrai. Les païens mêmes aimaient cette bienfaisance. Quelque quarante ans après votre baptême, mon ami, vous auriez quelques raisons de les envier. Précisément, quelques motifs que vous puissiez alléguer, vous ne voudriez subir jamais une telle infériorité : quelque fort qu'on s'en défende, on ne saurait perdre de vue son âme et sa religion. Elle est notre mission.

“ C'est en toute liberté que je vous tiens ce langage, et tous mes vœux seront comblés, si vous y sentez les accents de la raison et de l'amitié. Mettons-nous à la place de ce jeune homme : cette substitution nous rendrait tout charitables les uns pour les autres : et c'est la charité, mon cher Gauthier, que Dieu entend récompenser, quand nos mains glacées auront lâché la monnaie que nos yeux, alors éteints, auront tant convoitée !..”

que : “ plus précieux *que* l'argent ” ; d'autres, à l'aide de *de* : “ en moins *de* rien ” ; plus *d'un* an ; —des superl., à l'aide de *entre*, *parmi*, *de* : “ le plus sage *d'entre* nous.”

b) L'adj. se place, suivant son sens ou sa forme, tantôt avant, tantôt après le nom : “ sommeil troublé ; grosses larmes.” — Quelques-uns changent de sens, selon leur place : “ noir chagrin ” ; habit noir ; “ jeune homme seul ” ; un seul jeune homme.

III. RÈGLES DES DÉTERMINATIFS.

a) L'adj. **possessif** s'emploie souvent ; “ *son* sommeil ” ; “ *sa* réputation.” — Il cède la place à l'article, qui est plus élégant “ tendre l'oreille ” ; “ se blesse *au* cœur.” — Il cède la place à *en* : “ *on en* connaît les amertumes ” ; mais, si la chose est personnifiée ou considérée comme possédant l'objet possédé, on peut se servir du possessif : “ la patience est amère, mais *ses* fruits sont doux.” — Après *chacun*, on se sert de *son*, *sa*, *ses* ou de *leur*, *leurs*, à volonté : “ servir chacun des passagers à *leur* (à *sa*) place.”

b) L'adj. **démonstratif**. — “ *Même* ” est le seul qui réclame attention. Comme adjectif, il varie ; “ les *mêmes* hommes ” ; comme adverbe, il est invariable. “ *même* les enfants courent aux armes ” ; après un nom ou un pronom, il varie à volonté : “ les païens *mêmes* ou *même*.”

c) L'adj. **indéfini**. — 1) “ *Quelque*,” une certaine quantité, s'accorde ; “ quelques pièces de monnaie ” ; devant un nom de nombre, il signifie “ environ ” et est invariable : “ quelque quarante ans ” ; —suivi de *que* et devant un nom, il s'accorde : “ quelques motifs que vous alléguiez ” ; mais s'il est devant un adj. seul ou un adv., il est invariable : “ quelque grands qu'ils soient ” ; “ quel-

C'est toute une harangue, diras-tu ! Eh bien, oui ! Le pauvre diable de Gauthier était tout yeux et tout oreilles ; je m'attendais un peu à une impression tout opposée : ce fut bien tout autre chose. Depuis, Gauthier se montra, dans nos quartiers du navire, une tout autre personne.

Si la dame m'a entendu, elle a dû rester toute surprise et tout étonnée.

Mais, restons-en sur cette anecdote, pour aujourd'hui. Tu vois que l'on trouve moyen de faire le bien partout ; mais je sentais que tu priais pour mon âme et que la distance ne nous sépare qu'en apparence, impuissante qu'elle est et qu'elle sera à rompre notre inaltérable affection.

Ton frère LOUIS.

que fort qu'on s'en défende. — 2) "Tel," dans le sens de "un certain" s'accorde : "servir un tel ou une telle." Il se rapporte à ce qui suit ou à ce qui précède : "Telle est notre mission." — 3) "Tout," entier, entière, s'accorde : "en toute liberté" ; "tous mes vœux." — Comme adv., il est invariable : "nous rendrait tout charitables" ; si l'adj. qu'il précède est au *sing.*, il peut toujours s'accorder : "une impression tout ou toute opposée ; s'il est au *plur.*, il est invariable, sauf devant un adj. *fém.* commençant par une consonne ou une *h* aspirée : "Gauthier était tout yeux" ; "elles parurent tout étonnées, toutes surprises, toutes honteuses." — Suivi de "autre," dans le sens de "n'importe quel autre," il s'accorde : "demandez-moi toute autre question" ; dans le sens de "tout à fait différent," il est invariable "il se montra une tout autre personne."

N° II.

Remarque.—Nous avons — en 1900, p. 124 — donné une esquisse de la *description*, de ses divers formes, à l'aide d'exemples analysés. L'on trouvera *seize* ou *dix-sept* sujets traités dans la même année. En 1901, nous avons publié *trente-deux* autres sujets, presque tous faits de notre main, sous les yeux de nos lecteurs.

Il reste à compléter les *notions* qui concernent ce genre de composition, qui a plus d'importance qu'on ne se l'imagine d'ordinaire et une portée considérable au point de vue de la formation littéraire.

On va voir, en effet, que l'art de décrire pénètre et s'établit dans les autres genres de composition, jusque dans le discours de la tribune, du barreau et de la chaire chrétienne.

A.—CROQUIS.

N.-B.—Ce terme signifie, en peinture, la représentation d'un site, d'une figure..., en quelques coups de crayon, de pinceau, destinés à ne prendre que l'aspect général, les traits saillants.

I.—LE NID DE BOUVREUIL.

Le bouvreuil niche dans les aubépines, dans les groseilliers, dans les buissons de nos jardins : ses œufs sont ardoisés comme la chape de son dos.

Nous nous rappelons avoir trouvé une fois un de ces nids dans un rosier. Il ressemblait à une conque de nacre contenant quatre perles bleues ; une rose pendait au-dessus, tout humide : le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbre voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombrage d'un noyer, qui servait de fond à la scène et derrière lequel on voyait se lever l'aurore.

Dieu nous donna dans ce petit tableau une idée des grâces donc il a paré la nature.

CHATEAUBRIAND (*Génie*).

* * *

II.—LE SYMBOLISME DES COULEURS.

Le symbolisme des couleurs se rattache à des associations d'idées, dont il est n'est pas facile de débrouiller l'enchevêtrement.

Le *vert clair* exprime l'espérance, parce qu'il est la livrée de la nature au printemps. Le *bleu clair* est le symbole de la fidélité,

parce que telle est la couleur apparente du ciel et qu'elle reparait toujours persistante après le brouillard, l'orage, la nuit. Le *rouge* est la plus chaude et la plus éclatante des couleurs ; il était donc naturel qu'il devint le symbole de l'amour, la plus ardente des passions, celle qui se compare au feu et à la flamme. De plus, c'est la couleur du sang, et l'on teignait de pourpre le manteau des Empereurs, parce que la gloire militaire ne s'achète qu'au prix du sang : c'est même ce qui en rehausse la valeur singulière : l'on préfère d'instinct les vaillants qui savait mourir aux intellectuels et aux bavards. Ce souvenir du sang versé pour une grande cause est aussi la raison de l'usage des ornements rouges, pour célébrer dans la liturgie la fête des martyrs. Le *jaune d'or* est le symbole de la sérénité, parce que sa teinte rappelle les rayons du soleil dans les beaux jours de l'été. Le *violet*, couleur très froide, triste et peu voyante lorsqu'elle n'est pas mêlée de rouge, a été adoptée comme l'indice de la pénitence. Le *blanc*, couleur synthétique, claire, gaie, traduit à merveille la joie et sert de voile transparent à la candeur et à l'innocence.

Ainsi, la nature est un livre où l'esprit du peuple sait lire le langage de ses vertus et de sa gloire.

R. P. SOUBEN, (*Manif. du beau*).

* *

III.—LE VENT.

Le vent est le principal moteur du mouvement mécanique dans la nature. Et certes ce mouvement aveugle est bien inférieur, au point de vue de la grâce et de la vérité, aux mouvements spontanés des animaux, et libres de l'homme. Il est cependant une première et grossière ébauche du mouvement vital ; il plaît plus que l'immobilité, parce qu'il donne l'illusion de la vie et qu'il soustrait en partie la nature inorganique au joug de la rigidité.

C'est le vent qui soulève en trombes le sable inerte, qui tourbillonne dans les déserts tristes et désolés de l'Afrique et de l'Asie ; lui qui fouette les vagues, aiguise les lames de l'océan, qui agite les feuilles et les branches des arbres ; lui qui introduit une note nouvelle dans la beauté de la nature par les vibrations sonores qu'il y chante.

Les bruits du vent sont si variés d'intensité que l'on y retrouve le frémissement à peine perceptible de l'air, le sifflement

aigu et le cri aigre de la bise, le grondement sourd et lointain de l'orage, les mugissements de la tempête, les mille voix de l'ouragan qui semblent s'unir en une immense clameur. Souvent, ces bruits imitent l'effet d'un *crescendo* musical : le son débute par un sifflement léger qui s'enfle peu à peu et atteint parfois une telle puissance qu'il couvre tout de son fracas.

L'expression de cette sonorité, son timbre, change suivant les objets que l'air agité caresse ou heurte ; il siffle en s'engouffrant dans une gorge ou une vallée, il gémit dans les longs corridors mal clos, il pleure dans la cime des pins en aiguilles, il produit, en remuant la crête des forêts plus denses, un bruit comparable à la résonnance des flots de la mer. Tout arbre élevé et touffu retentit d'une manière à lui au souffle du vent, selon la longueur et la flexibilité de ses branches, la forme et la largeur de ses feuilles : le cèdre et l'érable émettent une résonnance diverse et très distincte.

D'ailleurs, l'agitation des panaches de verdure plaît aux yeux ; le balancement des tiges, le frétillement des feuilles, le tremblement des rameaux, le croisement des branches sont des mouvements gracieux qui donne aux végétaux un peu du charme de la mobilité. Ce mouvement devient majestueux, il attache, il passionne presque, lorsque le vent souffle en tourbillon et qu'une lutte herculéenne s'engage entre le tronc énorme et l'ouragan : les feuilles arrachées volent en l'air, les rameaux se tordent, des branches craquent et se rompent ; mais le colosse résiste toujours : image de la force puissante et calme au milieu d'un assaut furieux.

On voit tout ce que perdrait la nature au point de vue esthétique, si elle était privée de ces grands courants d'air ; c'est une base d'orchestre dont elle dispose et se sert sur un signe de Dieu.

ITEM (*ibid.*)

* *

N.-B.—Il serait facile de multiplier ces *croquis*, c'est-à-dire ces essais très courts, d'une demie page, de deux ou trois, à volonté, selon le temps dont disposent les élèves, et sur des sujets à leur portée.

Encore une fois, il faut composer, écrire souvent, corriger toujours : la pratique fait valoir la théorie qu'il est insipide d'enseigner indépendante des exercices.

Les sujets faciles abondent ; il suffit d'ouvrir le "Dictionnaire de la pensée" de l'abbé E. Blanc ; nous renvoyons—une fois pour toutes—à ces deux volumes si utiles et si riches.

B.—ESQUISSE.

N.-B.—C'est un terme de *dessin*, désignant les premiers traits au crayon, au pinceau, à la plume, les principales lignes d'un sujet adopté. Inutile de s'effaroucher de cette dénomination et de la précédente : c'est une convention de langage, qui laisse entendre l'idée d'une "composition très courte" que l'on pourrait rendre plus ample et plus approfondie.

I—L'aurore et le crépuscule.

Pour les yeux qui préfèrent les teintes voilées et un peu grises aux couleurs éclatantes, l'aurore et le crépuscule sont les plus beaux moments de la journée. L'aurore a le charme et la fraîcheur de la jeunesse, les promesses de la lumière et de la vie. Le crépuscule invite au recueillement et dispose au repos, parce qu'il fait taire les bruits du jour : le cri aigre de la lutte pour la vie cesse de troubler le calme de la nature ; rien n'est plus majestueux, ni plus suave que le silence profond dont elle s'enveloppe, à mesure que les ombres du soir s'étendent sur les campagnes.

P. SOUBEN.

* * *

II.—Le crépuscule du Calvaire, le matin de la Résurrection.

Le grand drame de la Rédemption est consommé. Les voiles du crépuscule tombent sur les hauteurs désertes du Calvaire et sur la ville déicide très animée.

Marie reçoit dans ses bras, sur ses genoux maternels, le Corps défiguré, meurtri, méconnaissable : c'est l'heure funèbre de la sépulture. Dans son âme recueillie, résignée, règne le calme profond d'une volonté qui adore, aime, espère ; dans ses yeux, baignés de larmes, se peint la compassion attristée, muette, mais noble et héroïque. Les ombres l'enveloppent, et des mains pieuses achèvent les apprêts de l'ensevelissement divin. Une dernière fois, la Mère incomparable, modèle de toutes les mères en deuil, baise les lèvres livides de Jésus ; elle se lève, majestueuse et invincible dans sa douleur sans bornes, et suit le modeste convoi du Roi de l'univers au Saint Sépulcre, don de l'opulence et de la charité. . . .

Appuyée sur le bras d'une sainte parente, puis d'une amie compatissante qui la remplace, Marie revient au foyer qui lui

donne l'hospitalité. Quelle nuit !... oh ! nuit de prière, nuit de silence, nuit d'espérance !...

Voici l'aube qui blanchit l'horizon, l'aurore qui empourpre l'orient, rutilante, fraîche, exceptionnellement souriante aux yeux qui ont versé tant de pleurs. L'aurore annonce le soleil... quel soleil ? le Soleil véritable, le Soleil divin qui apparaît tout d'abord à Celle qui tut, qui est l'Aurore consolatrice de l'humanité entière.

Sur sa tête, quels rayonnements, au lieu de la couronne déchirante ! De ses plaies, de tout son corps, quelles scintillations rejaillissent sur le visage, illuminé de torrents de joie, de la Mère radieuse et mortelle encore ! Dans son âme, c'est la jeunesse et les parfums du printemps ; dans son cœur, percé de sept glaives de douleur, c'est la fraîcheur de la lumière, de l'allégresse, de l'amour !...

Réjouissez-vous, Reine du ciel ! Alléluia !

* * *

III.—Le nom d'une mère.

Le nom de "mère" est le premier que mon cœur prononça, même sans l'avoir jamais appris. N'exprime-t-il point dans le langage des nations comme la première respiration et le premier battement de cœur de l'enfant ?

Au parfum que l'on y savoure l'on sent que ce mot "mère" dépose au fond de l'âme une suavité qui ne saurait se tarir.

L'homme, ballotté sur la cime des passions, porté sur le courant des affaires du monde, peut se montrer sourd à toute sollicitation, insensible à toute parole ; il est un mot qu'il entend et qui l'émeut toujours — fût-il à mille lieues du sol natal, du clocher, du berceau : c'est le nom de sa "mère."

L'homme peut tout ensevelir dans l'abîme de l'indifférence, de l'ingratitude, de l'oubli, même Dieu et la foi de son enfance ; il peut sombrer, corps et biens, dans le crime et le sang : il ne peut enterrer les baisers de sa "mère" — fût-il sur le marchepied de l'échafaud, comme l'infortuné assassin de H... qui serait vaincu, à mon sentiment, par ce seul mot : "Et ta mère !... Te souviens-tu de ta mère !"

Dans les plus grandes ruines de la vie, ruines de l'intelligence, ruines de l'innocence et du cœur, ruines de la réputation et de l'honneur, de l'espérance même, une image reste debout, comme

un phare sur un roc indéracinable. Depuis longtemps elle a disparue, cette mère, du théâtre où vous et moi nous jouons présentement un rôle si petit ; notre vie s'incline hâtivement, avec le soleil qui baisse, sur le versant au pied duquel s'entr'ouvre déjà une fosse — mais l'image nimbée d'une pure lumière que les années, au lieu de ternir et d'effacer, embellissent et rajeunissent sans cesse, l'image se dresse toujours, douce et séduisante, — fût-ce à quatre-vingt-douze ans, comme le glorieux Pontife régnant, Léon XIII ; c'est l'image de la "mère."

Et toujours, et partout, inexorablement et invinciblement, disons le mot fort, et triomphalement, tout cœur qui n'est pas sauvage et barbare, tombé plus bas que la brute, répète malgré tout, en dépit de tout, répète ces mots magiques : "Ma mère ! Oh ! c'est ma mère !"

N° III.

LA DESCRIPTION SCIENTIFIQUE OU TECHNIQUE.

Remarque.— Cette nouvelle classification—comme celles qui vont suivre —n'est qu'un jalon et un guide qui aide à concevoir un sujet, à le développer avec ordre, justesse et logique : elle ne doit point embarrasser mais soutenir et éclairer l'invention et le plan.

Elle a pour dessein de faire connaître l'objet, de le délimiter à un point de vue choisi, à l'analyser selon le but que l'on veut atteindre — selon les principes de la *science* (on trouvera la nomenclature des sciences au début du numéro de janvier 1900)—selon les règles de l'*art* — selon les *conventions* et les *usages*.

On voit que le champ des sujets est immense, et que la valeur de la description dépend autant des connaissances que de la forme du style.

I.—Le symbolisme des fleurs.

D'après les données de la *botanique*, la fleur tire son origine de l'altération de la feuille, qui change de couleur et de forme...

La fleur est extrêmement variée dans sa forme et dans sa couleur, dans ses dimensions et dans ses groupements. Les plus petites ne révèlent nettement leur beauté que lorsqu'elles se marient en faisceaux et en grappes ; les grandes, comme le lys et la

rose, se suffisent pleinement à elles-mêmes. Il en est de très grandes, il en est d'énormes...

Il est presque inutile d'insister sur la portée de la couleur florale, puisque rien n'attire davantage dans les plantes. Les fleurs sont souvent parées de couleurs franches et uniformes, ou à peu près : tels le bleuet et le coquelicot.

Souvent aussi se produisent ces dégradations, ces teintes effacées que relèvent des traits plus nets ou des bordures plus foncées. D'autres fleurs sont marbrées, rayées, sillonnées de couleurs vives, couvertes de teintes superposées qui font la gorge de pigeon, glacées d'or et de pourpre...

Le symbolisme des fleurs, idée très populaire et fort répandue, est en grande partie fondé sur la nature de leur coloration...

A cause de sa blancheur le *lys* est le symbole de la pureté, la fleur des vierges ; la *rose* est celui de l'amour à cause de ses teintes ardentes ; le *myosotis*, celui du souvenir fidèle, parce que son bleu tendre est une couleur douce et un peu sentimentale...

Ce symbolisme a même dépassé le cercle des inventions populaires, et les religions lui ont fait bon accueil. Nul n'ignore la place que tient dans le bouddhisme la fleur de lotus bleu. Dans l'Eglise, le lys est devenu l'emblème de la virginité, la violette celui de la pénitence...

Des fleurs, le symbolisme s'est étendu aux feuilles ; ainsi, la palme et le laurier ont été regardés comme des symboles de victoire, et le christianisme a si bien adopté la palme qu'il l'a gravée sur les marbres des Catacombes et que, dans les peintures, il l'a mise aux mains des martyrs...

P. SOUBEN.

* *

II.--Le violon.

Le violon est incontestablement le roi de l'orchestre. Il se compose d'une boîte sonore de forme ovale, étranglée vers le milieu, munie d'un manche, sur laquelle sont tendues quatre cordes qu'un chevalet tient élevées au-dessus de la partie supérieure de la boîte, dite *table d'harmonie*. Des chevilles adaptées au manche servent à donner aux cordes la tension convenable. L'étendue du violon dépasse quatre octaves. L'artiste en joue à l'aide d'un archet ; parfois il en pince les cordes comme une guitare.

Aucun instrument ne peut rivaliser avec le violon pour la richesse du timbre, la vitesse d'articulation, la variété infinie de l'intensité sonore, et surtout pour la sensibilité presque vivante de la corde vibrant directement sous le doigt qui la presse.

En résumé, le violon est un instrument essentiellement mélodique, le splendide et étincelant soprano des inventions à cordes, le plus riche en effets variés, le plus agile, le plus expressif, le plus passionné, le plus "humain" des éléments de l'orchestre...

* *

III.—La harpe.

La harpe ! ce nom seul évoque une foule d'antiques souvenirs. "La harpe, dit un savant, compte au moins six mille ans !"

Elle nous enivre encore de ses charmes. Il est vrai que les harpes contemporaines n'ont que de lointaines ressemblances avec leurs aînées à quatre cordes, en usage chez les Egyptiens. Le principe reste le même : un instrument à cordes tendues, pincées par les doigts de l'exécutant ; mais, on le conçoit aisément, la facture et la technique diffèrent très sensiblement.

Les Egyptiens, qui cultivaient la harpe avec art et succès, l'apportèrent aux Hébreux. Ceux-ci, après leur sortie de l'exil, continuèrent à perfectionner l'instrument. L'histoire de David, calmant Saül aux sons enchanteurs de la harpe, est dans toutes les mémoires.

Depuis ces temps reculés, la harpe a connu des déclin, puis d'exceptionnelles faveurs. En France, elle fut très goûtée au siècle dernier.

Aujourd'hui, à part quelques virtuoses qui se font entendre comme solistes, elle se place dans les rangs de l'orchestre, où elle produit de charmants effets. Elle évoque, presque toujours, le ciel et ses joies séraphiques. C'est le plus souvent sur les arpèges, aux notes égrenées par les harpes que les personnages s'envolent vers les frises dans la splendeur des célestes apothéoses.

Quelle harmonie, dans les cieux, quand la main des anges touchera pour notre oreille ravie les cordes de leurs harpes d'or !

* *

N.-B. — Toutes les matières de classe — "mathématiques, géométrie, sciences naturelles, physiques, histoire, géographie, grammaire, littérature" —

tout objet de l'art ou de l'industrie — "tableau, statue, machine, instrument, image, portrait, dessin..." — peuvent fournir des sujets de composition. Rien de plus facile que de concevoir et de présenter une série de devoirs sur un ensemble traité par 6, 8, ou 10 élèves, sous le titre de "séance littéraire." Les collèges des R. P. Jésuites ont adopté ce procédé aussi intéressant que pratique.

Nous en renvoyons les exemples au numéro de *décembre* de cette année, après que nous aurons traité les "genres," à l'exception du discours. — Prenons, par exemple, les **tramways** ou "chars urbains."

III.—Les tramways électriques.

S' imagine-t-on l'ébahissement de nos ancêtres, de nos arrière grands-mères surtout, à la vue de ce moyen de locomotion, pratique entre tous.

— "Quoi ! comment ! plus de chevaux aux voitures maintenant ! Le bon Dieu n'avait donc pas créé ces bonnes bêtes à cette fin !..."

Puis, nos bonnes gens se demandent, les yeux tout grands ouverts, la tête en l'air, la cause et le mode de cette traction inconnue de véhicules de forme nouvelle.

Oui, pourquoi ces fils parallèles, soutenus au-dessus de la voie par une série de fils transversaux ? Ces deux séries de fils, les uns en long, les autres en large, forment un vaste grillage tendu au-dessus de la rue : c'est d'un aspect peu gracieux, dira-t-on, si l'on y ajoute par surcroît les longues trainées aériennes de fils télégraphiques et téléphoniques. C'est possible, mais l'œil s'y habitue et finit par ne pas les voir : l'empêchent-ils après tout de contempler l'azur du ciel ?...

Sur la toiture du tramway s'élève, à demi penché, un long bras raide et amaigri dont l'extrémité, garnie d'une petite poulie, est maintenue appuyée contre le fil parallèle par de puissants ressorts à la base de la perche métallique et tendant à la redresser. C'est par ce bras que le courant, provenant d'une source motrice éloignée, passe, se rend aux moteurs, puis, suivant les essieux et les roues du véhicule, retourne par le rail à la station centrale.

Telle est, en abrégé, la solution de l'énigme et du problème qui étourdissait tout à l'heure nos revenants du siècle dernier... Il est d'autres combinaisons : ou bien les fils se déroberont modestement sous terre, ou bien, le véhicule porte lui-même l'accumulation de la force motrice...

La science en aurait long à dire sur ce mode de locomotion :

ce qui étonne, c'est le spectacle d'une voiture qui s'avance avec vitesse, avec énergie, avec une puissance remarquable...

La vitesse offre des agréments et des avantages, en effet : le temps n'a-t-il pas son prix et la promenade perd-elle de son charme en vertu de sa rapidité ? Non. L'air ou la brise matinale, méridienne, crépusculaire, nocturne s'infuse dans les bronches, en rajeunissant le sang et les centres nerveux, et l'on rentre rafraîchi, reposé, de ce bain atmosphérique à bon marché. La distance s'abrège, rapproche les points séparés, se supprime comme par enchantement, épargnant l'ennui et la fatigue... Le tramway est la voiture de tout le monde, du pauvre et du riche, et c'est là seul que l'on a rencontré telle physionomie, salué telle connaissance, serré la main à tel ami...

Hélas ! la puissance, qui seconde la vitesse, utilisée en course modérée ou vagabonde, ne jouit pas que de privilèges. Malgré la vigilance du conducteur, et l'invention des protecteurs, il se fait des victimes parmi les passants attardés sur la voie : telle famille ne verra plus le tramway que d'un œil mouillé de pleurs...

Etc..., etc... (1)



(1) On remarquera que nous n'avons exploité qu'une ou deux idées dominantes, en y ramenant toutes les autres.

N° IV.

LA DESCRIPTION LITTÉRAIRE OU POÉTIQUE.

I.—ESSAI SUR TADOUSSAC.

(Devoir d'une élève pensionnaire.)

Le bateau avançait lentement, lentement, tantôt enfonçant sa proue élancée dans l'onde profonde, tantôt d'un mouvement brusque et inattendu, relevant sa crête avec orgueil, me faisant éprouver toutes les inquiétudes de l'attente, car le temps était bas, et je me demandais, inquiète, si notre arrivée n'allait pas être retardée par quelques brumes épaisses ou quelques formidables bourrasques — ce qui m'eût extrêmement contrariée — quand le cri "Tadoussac !" arrive jusqu'à moi.

Tadoussac ! objet de mes rêves depuis trois longs jours ! Tadoussac ! pays tout plein d'inconnu et d'enchantements ! Tadoussac ! Et anxieuse, je m'avançai hardiment sur le pont, afin de savoir sur-le-champ, si je pouvais donner libre cours à mes délicieuses espérances ou bien s'il fallait piétiner sans merci sur mes déjà bien chères illusions.

Un cris d'admiration m'échappa. La partie était gagnée. L'hôtel, assis sur le bord de la baie, la mer passant à ses pieds, des immenses terrasses émaillées de bouquets d'arbres, offraient un coup d'œil unique. A quelques pas de là, une petite chapelle de bizarre apparence, attira mon attention. Sa construction antique et étrange me ramenait un peu dans le domaine des rêves, quand par hasard, un lambeau de conversation arriva jusqu'à moi.

— "Toi qui as déjà fait le voyage, quelle est donc cette curieuse bâtisse à droite de l'hôtel ?"

Et l'autre de répondre : — "C'est la première église au Canada, construite par les Pères Récollets, dès leur arrivée dans le pays ; elle est intéressante sous plus d'un rapport, et si nous avons plusieurs heures à terre nous pourrions la visiter."

Son compagnon fit un signe d'assentiment, et indifférents ils passèrent. Mais j'en savais assez ; j'étais contente de trouver ce nouveau point d'intérêt et je promis bien de le visiter. Puis, détournant mon regard, je crus apercevoir dans le crépuscule du

soir nombre de petites maisons sur une pente derrière l'hôtel — le village sans doute. J'étais enchantée et je pouvais à peine contenir mon impatience. Inutile d'ajouter que la vue du quai me fit bondir de joie.

Nous étions installés et je commençai de suite mon expédition.

La mer eut ma première visite. Cette mer immense, infinie, tantôt nous berçant de sa voix basse et caressante, ou bien nous faisant frissonner de sa voix impérieuse, essayant de sa bave éclatante les rochers de la côte ; cette mer me captiva longtemps.

Un jour en dehors du village, comme à l'aventure, j'arrivai dans un parc à la fois original et pittoresque. Partout des arbres de forêts que la hache du bûcheron n'a jamais caressés, aucun chemin de déterminé, seulement sur une terrasse inculte de jolis bancs rustiques étaient jetés çà et là. Il domine, par sa position élevée, toute la contrée environnante, et à sa base la mer, encore la mer, toujours la mer. Ici, elle me parut avoir un aspect plus grandiose, et pendant quelques instants, mon cerveau fut effleuré de vagues et indéfinies idées.

Ressentais-je un léger regret de n'avoir pas toujours été bercée par sa voix douce ou élevée, plaintive ou menaçante ? — ou bien en étais-je à me demander comment on peut vivre loin d'elle, respirer ailleurs qu'à ses bords, dormir sans être bercé de ses chants ? Les deux peut-être. Toujours est-il qu'un sentiment profond et ineffaçable pénétra mon être, et que ce matin là où j'entrevis la mer pour la première fois, une nouvelle vie se fit jour en moi, pour me faire goûter d'une façon plus complète les grandes œuvres de Dieu.

La vieille petite chapelle fut mon second but. Que de choses renfermées entre ces quatre murs ! Que de sacrifices et d'abnégations inconnus ! Que d'âmes conquises à Dieu par la parole

I.—**Qualités.**—Ce devoir n'est pas sans intérêt et sans valeur. Il est d'abord bien ordonné ; on y voit clair, et la gradation s'accuse du début à la fin : — l'impatience de l'arrivée, le site et sa vue générale esquissée, l'installation ; puis la mer, le parc, l'effet de leur action simultanée ; ensuite la chapelle vue de l'extérieur par ses souvenirs, de l'intérieur par l'énumération de son ornementation ; enfin le village de Tadoussac, le retour sur les galets : la conclusion qui se termine par un mot sincère et parfaitement choisi.

Le style offre une perfection relative, bon, naturel, coulant, varié, parfois excellent comme dans ces passages : "Tadoussac... illusion !"... "Ressen-

ardente des zélés ambassadeurs du Christ ! Oh ! si ces murailles pouvaient parler !... Voulez-vous me suivre dans cet humble réduit et visiter avec moi ce berceau du catholicisme canadien, tout plein de souvenirs ?

La première chose que vous remarquez en entrant sont les bancs de forme singulière. Ils sont composés tout simplement de quatre morceaux de bois, de sorte que, quand nous y prenons place, on y est à peu près enfermé. En avançant de quelque pas, nous nous trouvons en face de l'unique autel, petite élévation bien pauvre et bien simple, un vieux crucifix en est le seul ornement, le tout surmonté et relevé par un tableau de maître, un chef-d'œuvre de Raphaël. Une crèche est à droite ; un Enfant-Jésus, que les années n'ont pas respecté, y repose ; il est vêtu d'une robe de brocard et d'or, merveille d'art, offerte par un roi de France dont le nom m'échappe.

De là je montai au village afin de l'examiner de plus près. Il est composé de petits groupes de maisonnettes uniformes d'où ressortent avec encore plus d'effet les jolis cottages d'été habités par de joyeux citadins qui viennent, dans l'ombre et la tranquillité, se reposer des fatigues de l'année. Un peu plus loin est le cairi, but de la promenade quotidienne des pensionnaires de l'hôtel. C'est un petit port très actif et très goûté surtout pour les gentilles petites embarcations qui vous invitent à la promenade.

Il était près de midi, et je retournai à mon nouveau "chez moi", en suivant la côte, partie non la moins intéressante de Tadoussac, en me perdant quelque peu parmi ses rochers nombreux et m'amusant beaucoup, en ramassant sur la plage un petit trésor de limaçons et de coquilles.

tais-je... de Dieu"; et d'autres expressions heureuses: "piétiner sans merci!...

II—**Défauts.**—Ne disons rien du plan; il est mis hors des atteintes de la critique, et nous félicitons Madem. Y. R... de l'avoir conçu avec goût, aisance et à-propos : nous l'acceptons avec gratitude, à peu près tel quel.

L'*élocution* seule dénote la hâte, l'inexpérience, l'à-peu-près trop facile. D'abord "l'accentuation et la ponctuation" réclament une attention plus minutieuse, à laquelle nous avons dû suppléer parfois, tandis que "l'orthographe" est irréprochable, à une exception près : c'est la part de la grammaire. La "littérature" est moins satisfaite, et elle va se plaindre. En effet : la première phrase est trop longue ; il fallait en faire trois ou quatre. Il y a des termes *impropres* : "sous plus d'un rapport," inadmissible ; "je promis bien..." ; "essayant de sa bave..." image de mauvais goût ; "jamais caressés"... ; "de suite" pour : tout de suite... ; des répétitions, faciles à éviter ; des *assonances*... etc.

Il vaut mieux que je m'arrête, ayant donné une idée générale de cette ravissante place d'été. Quant à l'attrait personnel qu'elle m'inspira, il suffira de dire, je suppose, que quand l'heure du départ sonna et que peu à peu sa silhouette déjà lointaine devint presque imperceptible, je constatai que j'y avais laissé une partie de mon âme.

3 février 1902.

Y. R.

* * *

N.-B.—Le champ des "descriptions poétique" est sans limites : c'est celui de la nature. Mais, de grâce, ne demandons aux élèves que le connu, le visible, le palpable : le devoir précédent le prouve clairement. Sans doute l'étude des modèles ouvre des horizons et apprend du nouveau ; elle enseigne à entendre le langage des choses, les harmonies de la nature, le symbolisme des objets.

L'espace nous manque pour nous étendre sur d'autres sujets.

N° V.

LA DESCRIPTION HISTORIQUE.

"Elle s'attache, dit le P. Verest, à faire revivre dans l'esprit les scènes du passé tel qu'il est possible de les reconstituer à l'aide des documents."

On voit que ce genre relève plutôt de la *narration* que nous traiterons prochainement ; il n'y a pas lieu de s'y arrêter ici.

D'ailleurs, la description historique se mêle souvent au genre voisin et porte comme lui et le précédent le nom de *tableau*. Nous traiterons à part le *portrait*, le *caractère*.

Bref, le style devra être limé, rajeuni, émondé, ciselé... Cet *essai* est encourageant, promet des fruits, est très digne d'éloges.

LE TABLEAU.

N.-B.—Nous donnons un *tableau* historique, moral, religieux, oratoire de la "charité."

Le christianisme a marqué l'avènement et le règne de la charité parmi les nations de l'univers. A peine la doctrine de Jésus-Christ a-t-elle pris racine dans l'âme des Apôtres et des saintes femmes de l'Évangile, que son embrasement se propage partout où elle pénètre, au sein d'un monde glacé par l'égoïsme séculaire : immense et prodigieux incendie que le feu divin, tombé du Cœur de Jésus et du cœur de Marie, allait allumer sur la surface de la terre habitée.

Il n'est pas permis de laisser dormir dans l'oubli cette fondamentale vérité ; car cet oubli serait doublé de mensonge et d'ingratitude, contre lesquels se lève en témoignage toute l'histoire des peuples, qui ont gémi et pleuré, en dehors des lumières et des flammes de l'Évangile.

Sachons-le bien ; pour la première fois, les nations antiques, dont nous sommes tous les descendants et les héritiers, contemplèrent ce spectacle, inconnu jusqu'à cette époque fortunée : à savoir des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants, de tout âge et de toute condition, tous régénérés par les successeurs des Apôtres, tous unis par la chaîne d'or de la charité, rapprochant leurs cœurs, les élevant au-dessus des intérêts de la nature, de la chair, du sang.

Témoin ahuri de cette merveille, dont il ignore le ressort caché, le paganisme voit défilér sous ses yeux cette phalange des disciples de la charité, portant au front le signe nouveau, le symbole de la croix, et le paganisme laisse échapper ce cri de stupefaction, le seul que put faire entendre l'égoïsme trahi devant le prestige de l'amour victorieux : "Voyez donc comme ils s'aiment !"

Est-il chant de victoire plus beau sur les lèvres mêmes des vaincus ? Est-il chant plus harmonieux que celui qui célèbre les "gloires de la charité," concentrée dans l'âme des mères et des jeunes filles chrétiennes, avec l'appui de la *foi* et de l'*espérance* : car si toutes trois sont sœurs, la plus grande c'est la **charité**.

Les gloires de la charité, d'abord dans les premiers siècles de l'Eglise, s'épanouissent en fleurs et en fruits de dévouement et d'immolation sanglante. D'un côté, autour de l'Eglise jeune encore, se fait voir l'égoïsme juif et païen, comme un principe de scission. Là on voyait se heurter la jalousie des castes, la haine des classes, fossés profonds creusés entre les races et les nations, entre les hommes, les femmes, les jeunes filles.

Tout à coup la charité fleurit sur la tige de la foi et sur le rameau de l'espérance : c'est un gage de rapprochement et d'union. Aussitôt l'arome de cette fleur d'en haut pénètre le cœur pur, tendre, serein de la mère et de la jeune fille. Et je salue avec enthousiasme leurs noms brillant de l'aurole de la charité : **Marie**, la mère de Jésus, **Elisabeth**, sa parente, patronne des Elisabeth venues depuis, **Marthe**, la radieuse et diligente jeune, **Madeleine** la convertie et la pénitente, et dix autres encore.

Dans l'empire romain, à Rome, séjour des empereurs, partout trône l'égoïsme, cet amour de soi-même, raide, acre, congelé, infectieux, sanguinaire : en haut, la patricienne orgueilleuse, la matrone autoritaire ; en bas, étendues à leurs pieds, la jeune et la vieille esclave timides et tremblantes.

Mais voici l'angélique charité, escortée de la foi et de l'espérance, qui vient d'aborder aux rivages de l'empire, qui a franchi l'estuaire du Tibre : et Rome, indomptée et asservie, sourit à sa lumière, accueille sur son front le baiser de son inépuisable amour.

Satan rugit, les empereurs, ivres de rage sur leur trône ébranlé, s'arment de leurs édits, les bourreaux allument les bûchers, les bestiaires lâchent les fauves, tigres, lions, panthères : et que voit-on de tous côtés ? L'on voit, ô prodige ! la patricienne **Agnès** anéantir, devant sa volonté de treize ans, toute la fougue des empereurs, on voit la patricienne **Cécile** tendre sur cou virginal au glaive du bourreau, impuissant à finir l'entaille qu'il vient d'y ouvrir : on voit l'esclave **Emérentienne** cueillir d'une main avide la palme du martyr. Ah ! quelle auréole sur la tête de tant de généreuses romaines, mères, veuves, jeunes filles : peu importe les noms, **Lucie**, **Agathe**, **Anastasie**... — douze millions de martyrs en trois siècles ! — ce qui importe c'est la vérité de l'histoire, c'est la charité de ces âmes féminines, devenues viriles, secourant les Pontifes et les prêtres au fond des Catacombes, recueillant les ossements, le sang, les reli-

ques de ces glorieux morts, les ensevelissant pour la postérité de leurs mains bénies sous les dalles de leurs demeures ; c'est l'amour de Dieu et du prochain, consumant ces âmes relevées, transformées, transfigurées par la vigoureuse sève du christianisme. Et ce spectacle s'étale au monde, depuis Alexandrie avec sainte **Catherine**, depuis Carthage avec sainte **Perpétue** et sainte **Félicité** jusque dans les Gaules avec sainte **Blandine** à Lyon et sainte **Geneviève** à Paris.

Il fait bon chanter les gloires de l'héroïsme de la femme, les combats de sa foi, les victoires de sa charité, à cette époque lointaine où les mères savaient mourir, où les jeunes filles savaient tomber à genoux, incliner leur front pur, sentir la dent des bêtes ou le froid de l'acier, où toutes ces vaillantes pacifiques savaient cueillir les lys de la virginité, la palme du témoignage par le sang, les couronnes de la sainteté ! Superbe chant de triomphe que l'Eglise, voyageuse et militante toujours, murmure le long de l'année sur les continents et sur les îles : âmes chrétiennes, tuez en vos cœurs l'égoïsme hideux, et plantez-y les roses de l'immortelle charité !

II

Au lendemain des Invasions barbares, au matin du moyen-âge, les "gloires de la charité" s'épanouissent en fleurs et en fruits de conquête et de liberté.

Autour de l'Eglise, conquérante désormais, l'égoïsme opprimait encore les consciences comme une lourde chaîne d'**asservissement**. Asservir pour dominer, opprimer pour faire mourir, c'est la soif de toute nature que la main et le Cœur de Jésus-Christ n'ont point guérie de leur toucher divin. C'était l'ambition des peuples et des Sarrasins du moyen-âge.

Mais la charité chrétienne fleurit de nouveau sur la racine de la foi et la tige de l'espérance, comme un prélude d'affranchissement et de **liberté**. A côté des grands noms, des empereurs et des rois, des suzerains et des ducs, se rangent dans l'hagiographie les noms non moins illustres des impératrices et des reines, de sainte **Hélène**, de sainte **Clotilde** et de sainte **Radegonde**, et plus bas, sur le seuil de la vie commune, ceux de sainte **Monique**, de sainte **Scolastique**, de cent autres, de ces victimes chargées des chaînes d'or de la libre charité.

Dieu seul, dans la profondeur des cieux, a inscrit dans le livre de vie les noms de tant de mères qui ont bercé dans leurs bras et sur leurs genoux les vaillantes générations qui fondèrent les nationalités catholiques de l'Europe ; Dieu seul connaît les femmes et les jeunes filles qui furent les mères et les sœurs des croisés, pieux conquérants de la Terre-Sainte, boulevards vivants de la chrétienté menacée mais triomphante.

Les voilà, d'ailleurs, sous vos yeux étonnés, au déclin du moyen-âge ; elles surgissent de toutes parts, saintes elles-mêmes après avoir formé des saints. Voilà **Blanche** de Castille, mère de saint Louis de France ; voilà sainte **Françoise** romaine, sainte **Claire** d'Assise, sainte **Elizabeth** de Hongrie, si remarquable par l'héroïsme de sa charité qu'elle mérite bien que les dames de l'univers catholique mettent leurs vies et leurs œuvres sous son illustre patronage, sainte **Elizabeth** de Portugal, sa nièce... et toute une légion interminable.

Qui donc à cette époque de luttes, de grands faits d'armes, de conquêtes à outrance ; à cette époque où les fléaux redoutables, la peste, la famine, la piraterie, dévastaient villes, campagnes, provinces entières ; qui donc, au sein de la disette et de la pauvreté alors commune, qui donc pensait les meurtrissures, versait l'huile de la charité sur les plaies physiques et morales ; qui revêtait les orphelins, consolait les veuves désolées, veillait au chevet des malades, des moribonds, ensevelissait les morts, qui ? sinon les mains rayonnantes des blancheurs de la mansuétude, de la miséricorde, de la compatissante pitié ; et ces mains n'étaient pas celles des chevaliers bardés de fer ; c'étaient celles de nos aïeules chrétiennes, véritables reines du foyer, de la société entière, parce que leur âme débordaient de foi, d'espérance, de vertus fortes, débordaient surtout d'amour de Dieu, de l'Eglise, de dévouement pour les pauvres, les malheureux, tous les déshérités de la terre !

Il fait bon exalter les grandeurs de l'abnégation, les exploits de la charité, ses victoires et ses gloires, écloses sous le soleil du moyen-âge que les menteurs calomnient, que les oublieux méprisent, que les ingrats blasphèment à plaisir ; mères et jeunes filles chrétiennes, tuez en vos cœurs l'égoïsme hideux, et plantez-y les roses de l'immortelle charité !

III

Au midi et au soir des temps modernes, à l'heure où les nationalités se tinrent debout sur leur piédestal affermi, du nord au

sud, de l'est à l'ouest, les "gloires de la charité" s'épanouissent en fleurs et en fruits d'œuvres merveilleusement fécondes en sainteté.

Autour de l'Eglise, déchirée par les querelles, les schismes, les hérésies, les guerres religieuses, par la protestation superbe — demeurée le *Protestantisme*— qui se détourne avec mépris et insulte de l'autorité du Pape pour s'incliner avec abaissement vers le pouvoir royal, l'égoïsme inocula son poison comme un germe de dépérissement et d'appauvrissement. Dépouiller son voisin pour son profit personnel, c'est la doctrine sauvage de la force contre le droit, du mensonge contre la vérité, du vice contre la vertu, de l'homme contre Dieu. Ce fut l'ambition suprême des sociétés et des princes, depuis la féodalité et l'investiture jusqu'à Victor Emmanuel et le chancelier allemand.

Mais la charité toujours vivace fleurit à nouveau sur le terrain de la foi et de l'espérance, comme immortel principe de fécondité et d'enrichissement. Dans l'ombre silencieuse du cloître, aussi bien qu'au plein soleil de la vie domestique, l'on vit surgir ses rejetons, depuis l'époque de **Térèse** la carmélite et **Jeanne de Chantal**, mère et veuve, fondatrice quand même de la Visitation ; depuis la **B. Marguerite Marie** et la Vénérable Fondatrice des Sœurs de la Charité jusqu'à la bergère de Domrémy, **Jeanne d'Arc** et la bergère de Toulouse, sainte **Germaine** : partout c'est l'efflorescence de la vie, de l'honneur, le dépouillement de soi et l'effusion des dons du cœur, de la part de la femme et de la jeune fille, qui se penchent vers le prochain, orphelin, enfant trouvé, miséreux, sans asile.

Et comme les peuples du Nord—Allemagne, Russie, Suède, Norvège, Danemark, Angleterre, Hollande — se sont détachés de l'arbre romain pour former des façons d'Eglise nationale, la Providence envoie **Ch. Colomb** renverser les barrières et déchirer les voiles qui dérobaient aux yeux de l'Ancien-monde les deux Amériques. Et sur ses voiliers monte la femme chrétienne, méprisant sa timidité native, et la voilà dans les Antilles et les Cordillères, où la charité fait fleurir la première sainte dans le nom et la physionomie si douce de **Rose de Lima**.

O France ! la femme et la jeune fille dotées de foi et d'espérance, montent aussi sur tes navires aux blanches ailes, sous ton pavillon blanc fleurdélié, et nous saluons avec transport la **Mère Marie de l'Incarnation** et **Mad. de la Pelleterie**, la jeune **Mar-**

guerite Bourgeoys et Mademoiselle Manse, premières plantes de la charité sur le sol de la Nouvelle-France. Avec ces âmes d'élite et les épouses intrépides des premiers colons, la graine de cette vertu d'en haut est ensemencée dans la terre du Canada. N'est-ce point ces cœurs de femmes et de jeunes filles, au milieu des misères, des incursions sauvages, des guerres et des invasions cupides, en face des fléaux, du choléra, des maladies contagieuses, n'est-ce pas ces cœurs qui ont su s'attendrir et compatir, n'est-ce pas les mains de ces femmes demeurées inconnues qui ont essayé tant de larmes, rasséréiné tant de fronts, accueilli les infortunés Irlandais s'exilant de leur île natale?...

Ah ! il fait bon proclamer les triomphes du dévouement, les sublinités de la foi, les victoires de la charité, l'héroïsme de vos mères, de vos aînées, vos devancières sur le champ d'honneur de l'apostolat au milieu du monde : âmes canadiennes, tuez en vos cœurs l'égoïsme hideux, et plantez-y les roses de l'immortelle charité !

IV

Et après l'histoire du passé, des premiers siècles, du moyen-âge, des temps modernes, nous voici dans le présent de l'époque contemporaine.

Ah ! sans doute, ici encore l'égoïsme, drapé dans la soie, ornementé de bijoux, assis sur le sofa de l'indolence et de la paresse, l'égoïsme enivré des parfums du luxe et mollement couché dans la fainéantise sensuelle règne et gouverne comme un principe de mort et de décomposition.

Il règne et gouverne là-bas, dans la vieille Europe, où l'on tue la famille par calcul et l'immonde loi du divorce, où l'on tente de supprimer la misère de l'ouvrier, de fermer les hôpitaux à la religion, de renverser à la fois l'Eglise, l'autorité civile et politique, l'autorité familiale et paternelle pour établir la spoliation de la propriété au nom du socialisme d'Etat : c'est l'égoïsme érigé en despotisme et en autocratie monstrueuse.

Il règne et gouverne dans nos contrées, hélas ! de plus en plus entamées par l'importation des livres impies, du théâtre scandaleux, des romans pervers, par la diffusion du luxe et du bien-être, par une sorte de contagion de libre examen, de critique de l'autorité, du renversement des rôles dans la famille où le droit est

abdiqué par les parents en faveur des enfants, je devrais dire, à leur détriment, à leur honte et pour leur malheur présent et à venir.

Mais que l'on ne se hâte point de chanter un hymne funèbre sur le cercueil cloué du catholicisme, ni en France, ni en Canada.

Non, le catholicisme, Dieu merci, est loin d'agoniser dans la mère-patrie où l'on compte tant de missionnaires, soixante-quinze mille Religieuses, dont trente-cinq mille dispersées sur les plages du monde ; où la charité a versé trente-trois millions dans le Cœur de Jésus ; où une servante a fondé le sou hebdomadaire de la Propagation de la Foi ; où des servantes ont inauguré l'œuvre des Petites-Sœurs des pauvres ; où vingt mille Soeurs de Charité reprennent librement, au retour de la nuit de Noël, les chaînes d'or de leur profession religieuse ; où le Bazard de charité en flammes envoie au ciel des martyres, âmes d'élite cueillies dans les rangs des duchesses et des baronnes, dans la classe des ouvrières et des domestiques.

Non, le catholicisme est loin d'agoniser dans le Canada français et chrétien, où les sociétés religieuses se sont multipliées en cinquante ans, comme les plants robustes d'une pépinière, par des milliers d'enrôlement de jeunes filles vouées au service de l'enfance, de la jeunesse des écoles et des pensionnats, des malades et des infimes dans les asiles, les ouvroirs, les dispensaires, les hôpitaux, et cent œuvres de bienfaisance corporelle et spirituelle.

Et en dehors de ces missions officielles et professionnelles de la céleste charité ; ici comme en France, les Dames de sainte Elizabeth, de sainte Anne..., les enfants de Marie, sous diverses dénominations, se livrent au milieu du monde aux œuvres multiples de dévouement et de miséricorde. C'est leur main et leur cœur qui donnent le manger à ceux qui ont faim, le vêtement à ceux qui sont dépouillés, le toit à ceux qui sont sans asile, la consolation à ceux qui souffrent, les derniers témoignages à ceux qui agonisent, qui meurent et qu'il faut ensevelir dans le baume de la charité. C'est leur âme qui verse dans les âmes la prière qui attire les rosées divines, l'instruction qui dissipe l'ignorance, le conseil qui défraie les voies de la vertu, la compassion qui bannit la tristesse et ramène l'azur, la correction qui redresse et conduit dans le chemin du devoir, le pardon qui oublie l'offense et laisse le souvenir de la bonté, la tolérance des infirmités au souvenir de ses fragilités personnelles.

Voilà bien les "gloires de la charité" contemporaine, étalées au grand jour et aux quatre vents : si l'égoïsme est un germe de mort et de ruine, la charité est une fontaine publique intarissable de vie et de régénération.

*
*
*

C'est donc vers vous, femmes et jeunes filles chrétiennes, que je dirige en ce moment mes intentions et mon langage.

Au nom du Christ, de sa Mère, des héroïnes des premiers âges — arrière et au loin l'égoïsme païen, cette dureté romaine, principe de division et de stérilité — et large place dans vos coeurs à la charité, bourgeonnant, fleurissant, fructifiant sur la foi et l'espérance, à la divine charité, principe d'union et de fécondité merveilleuse.

Au nom du Christ, de sa Mère, des héroïnes du moyen-âge, — arrière et au loin, l'égoïsme corrompateur et mahométant, principe d'asservissement et d'esclavage — et large place dans vos coeurs à la charité, vivifiée par la foi et l'espérance, à la divine charité, principe d'affranchissement et de liberté, de conquête et de victoire !

Au nom du Christ, de sa mère, des héroïnes des temps modernes, — arrière et au loin, l'égoïsme menteur et protestataire, dirai-je aussi bien protestant ? principe d'appauvrissement et de spoliation ; — et large place dans vos coeurs à la charité, recevant les flots de sa sève de la foi et de l'espérance, à la divine charité, principe d'enrichissement et d'accumulation de mérites, de bénédictions temporelles et éternelles !

Au nom du Christ, de sa Mère, des héroïnes de l'époque contemporaine, — arrière et au loin, l'égoïsme luxueux et rapace, dépensier et gaspilleur, fainéant et indolent, rebelle et sensuel, assassin de la foi, de l'espérance d'outre-tombe, meurtrier de l'autorité et de la charité, qui tend la main et ses desirs pour recevoir, qui ignore l'aumône et ses promesses de centuple ; — arrière et au loin, cet égoïsme rétrograde qui ravale au paganisme ancien, à la servitude moyenâgeuse, à la décrépitude moderne, au paupérisme contemporain ! — Il nous faut des femmes et des jeunes filles qui ne veulent ni dépenser sans gagner, ni commander sans obéir, ni jouir sans rien faire, ni s'amuser sans rien souffrir, ni vendre leur couronne du ciel pour acheter leur place en enfer. Il

nous faut des chrétiennes qui soient ingénieuses, non à faire mentir l'Evangile, la doctrine des Saints, l'histoire, la raison et leur conscience, mais à cultiver la foi, l'espérance, les oeuvres de miséricorde... en faisant large place dans leur coeur à l'adversaire de l'égoïsme, à l'amour de Dieu et des pauvres, amour dont tous les flots de la tribulation ne puissent éteindre la flamme, dont toutes les terreurs ne puissent briser l'énergie, amour analogue à celui de Marie, dont la femme chrétienne est ici-bas le prolongement et l'image vivante, en attendant qu'elle reçoive au ciel de sa main la couronne de l'immortelle charité !



☛ Nous recommandons le commissionnaire suivant pour l'achat des livres à

- PARIS -

LOUIS LAISNEY, Libraire,

7, Place de la Sorbonne, 7

PARIS.

Livres neufs et d'occasion : LITTÉRATURE, HISTOIRE, SCIENCES, CLASSIQUES
en tous genres ; prix très réduits.

La maison se charge de remplir les commandes qui lui sont confiées aux con-
ditions les plus avantageuses.

Catalogue périodique envoyé franco sur demande.

S. J. MAJOR

.. Négociant en gros ..

Nos 18, 20 et 22 rue York - OTTAWA.

Spécialité : Vins de messe et Liqueurs françaises.

.. **EDOUARD GAULIN** ..

HORLOGER ET BIJOUTIER,

7 RUE MOSGROVE.

Spécialité : Réparages de Montres et de Bijoux.

Prix spéciaux pour les membres du Clergé
et les Communautés Religieuses.

☛ Une visite est sollicitée.

NAP. LAFLEUR,

Tailleur Fashionable.

182 rue RIDEAU.

Prix spéciaux pour MM. les membres du clergé,
ainsi que pour les Etudiants.

G. S. DORVAL,

...ARTISTE-PEINTRE...

Ex-Professeur de l'école des Arts de Québec.

Tableaux, portraits, fresques, décorations de Statues et imitation de bois et de marbres, dorure mate et brunié sur verre et sur bois.

Décoration d'Eglises, une spécialité.

25 années d'expérience et certificats de la plus haute autorité ecclésiastique peuvent être fournis.

Atelier : 229, rue Rideau,

OTTAWA, Ont.

Joseph Tassé,

138, RUE RIDEAU,

Pharmacien-Chimiste.

Ordonnances des Médecins préparées avec le plus grand soin.

.. E. LIMOGES ..

Peintre de Maisons et
d'Enseignes, Tapissier
et Décorateur

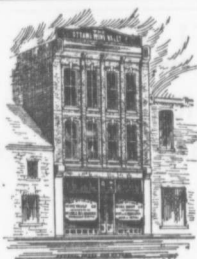
Polissage au Vernis, Imitations de tous genres.

Ouvriers compétents à mon service.

Je donne des avis gratuits en ce qui concerne les contrats.

E. LIMOGES,

185 Church, Ottawa.



The Ottawa Wine Vault Co.,

97, rue Rideau, Ottawa. TEL. 1143

Fait une spécialité dans les

Vins de Messe, Claret Oporto et Brandy.

Agent pour le Canada
pour les...

Brandies :
Boyer, Père et Fils

Claret :
Evariste Dupont.

Oporto :
Graham & Cie.

Champagne :
P. e Bernard Fils

Visite sollicité.



C. & H. Normand & Cossette,

Marchands de Ferronneries

Fournisseurs de Matériaux pour la construction.

73 et 75 rue CLARENCE, vis-à-vis le Marché By.

~~~~~  
PLOMBIERS, POSEURS D'APPAREILS À VAPEUR,  
CHAUFFAGE À EAU CHAUDE,  
COUVREURS EN MÉTAUX, Etc., Etc.

---

**TOPLEY**

**KODAK**  
*There is no Kodak but the Eastman Kodak*  
**KODAK**

Même un enfant peut s'en servir.

PORTRAITS DE TOUT GENRE.

132 Rue Sparks.

---

**M. WILLIAM HOWE,**

No. 7, rue Mosgrove.

Armurier, Mécanicien  
Ouvrier en cuivre.

Engins de pêche et de  
chasse.

Spécialité pour les répara-  
tions de Fusils, Bicy-  
clettes, Serrures, Clefs,  
Faucheuses de gazon et  
machines. Cartouches  
et articles pour Bicy-  
clettes toujours en magasin.



---

**M. LOUIS LAFRANCHISE,**

**LIBRAIRE.**

**129 RUE RIDEAU.**

Assortiment complet d'objets de piété, livres d'école, jouets  
pour enfants, etc., etc. Aussi, toutes sortes d'articles de fantaisie  
et de luxe.

Encadreur de première classe. Moulures pour cadres dans  
les derniers goûts.

# Vins de Bordeaux

Nous nous recommandons de la Direction de la Revue Littéraire et de notre qualité de fournisseurs d'un grand nombre de Congrégations Religieuses dans le monde entier, pour offrir nos vrais vins naturels de Bordeaux aux catholiques du Canada qui désireraient consommer nos excellents produits.

La suppression de Représentant et d'Intermédiaire nous permet de donner nos vins à des prix d'un bon marché exceptionnel, comme il est facile de s'en rendre compte par les cours ci-dessous:

## Vins Rouges.

|                                  | 1893 | 1895 | 1898 | 1899 | 1900 |
|----------------------------------|------|------|------|------|------|
| Côtes Supérieures.....francs.... | 150  | 140  | 130  | 120  |      |
| Fronsac (extra)..... " ....      | 190  | 170  | 145  | 135  |      |
| Saint Emilion..... " .....       | 230  | 210  | 190  | 180  | 160  |
| Medoc St-Laurent ..... " .....   | 240  | "    | 210  | 190  | 170  |
| Chateau Larose Perganson " ..... | 320  | 290  | .... | "    | "    |

(Médoc)

## Vins Blancs.

|                                   | 1893 | 1895 | 1898 | 1899 | 1900 |
|-----------------------------------|------|------|------|------|------|
| Graves Podensac.....francs....    | 140  | 130  | 125  | 115  |      |
| Graves de Sauternes... " .....    | 180  | .... | 165  | 130  | 120  |
| Haut Barsac ..... " .....         | 220  | 210  | 190  | 165  | 140  |
| Haut Sauternes..... " .....       | 270  | 230  | 215  | 190  | 170  |
| Boutoc (Haut-Sauternes).. " ..... | 315  | 290  | 265  | 240  | 190  |

Nous garantissons tous ces vins blancs comme étant absolument sûrs, et, en conscience, nous affirons qu'ils peuvent être employés au St-Sacrifice de la Messe.

*La Barrique de 225 litres, fût compris, prise à quai à Bordeaux.*

Notre passé met nos acheteurs à l'abri de toute déception, de toute tromperie, et en retour de la confiance que nous sollicitons de leur bienveillance, nous les assurons que nos rapports d'affaires seront toujours empreints de respectueuse courtoisie et de la plus stricte loyauté.

## Henri Bijon, Fils & Gendre

Propriétaires de vignobles, membres de l'Union Fraternelle.

43 rue de St-Genès à Bordeaux.

N.B.—Nous adresserons notre prix courant complet aux personnes qui nous feront l'honneur de le demander.